

Préface

# Voir de loin

par Aurélien Lemonnier

La pratique de Raj Rewal se déploie dans la chronologie serrée de la transformation de l'Inde moderne en une démocratie indépendante, industrielle et laïque. Vu d'Europe, avec tous les écarts qui nous séparent du sous-continent, le rapport étroit que les projets de Raj Rewal entretiennent avec le processus de construction de « la plus grande démocratie du monde » est saisissant. Ainsi, les entretiens que Sandrine Gill a réalisés avec Raj Rewal ne décrivent pas seulement la singularité de son architecture et de la culture artistique qu'il convoque mais livrent en arrière-plan quelques jalons de l'histoire politique de l'Inde à laquelle il se trouve, en tant qu'architecte, aux premières loges.

Paradoxalement, la connaissance du contexte et des acteurs de l'architecture indienne était plus développée en France dans les années quatre-vingt, lorsque par exemple la revue *Technique et architecture* en publiait régulièrement les projets exemplaires et que la revue *Mimar*, associée au grand prix d'architecture de la fondation Aga Khan, participait activement à leur médiatisation. Raj Rewal, avec la complicité des architectes Jean-Louis Véret et Ram Sharma, y contribua également lorsqu'ils organisaient à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris une exposition exigeante sur l'architecture indienne<sup>1</sup>. Trente ans plus tard, c'est sous l'angle des processus de mondialisation que les figures tutélaires de l'architecture indienne retrouvent une nouvelle présence dans les débats en Europe. À titre d'exemple, citons l'exposition sur l'œuvre de Charles Correa organisée par le Royal Institute of British Architects à Londres en 2012 ou celle sur Raj Rewal qui s'est tenue au Centre Pompidou à Paris en 2013<sup>2</sup>. En France, l'histoire

contemporaine de l'architecture indienne gagnerait toutefois à être mieux connue <sup>3</sup>, alors que tout semble se passer comme si se défaisait aujourd'hui la promesse même que portait la fondation de l'Inde démocratique.

S'impose le rappel d'une date de fondation : 1947, date de l'indépendance de l'Inde, du « départ » des Britanniques et du début du mandat de Jawaharlal Nehru ; son corollaire, la partition de l'ancien Raj britannique et les dramatiques transferts de populations qui devaient suivre. On le sait, le retrait colonial allait redistribuer artificiellement les communautés musulmane et hindouiste de part et d'autre d'une frontière qui devait dessiner les contours du nouvel État du Pakistan. De Calcutta à l'est, sur le golfe du Bengale, à Lahore au nord-ouest, on compte plus de quinze millions de personnes déplacées (et presque un million de morts), transformant en profondeur le bassin démographique et culturel de l'Inde du Nord. Ce bouleversement géopolitique détermine — par nécessité — la commande et les pratiques de l'architecture dans le sous-continent indien, de Karachi au Pakistan à Dhaka au Bangladesh, de Delhi à Bombay en passant par Ahmedabad et Chandigarh <sup>4</sup>. Celles de Rewal en particulier.

<sup>1</sup> Voir *Architectures en Inde*, catalogue d'exposition, Paris, Electa Moniteur, 1985.

<sup>2</sup> La monographie de Rewal s'inscrit alors dans le réaccrochage des collections modernes du Centre Pompidou. Voir Aurélien Lemonier, « Inde : le temps des villes », in Catherine Grenier (dir.), *Modernités plurielles, 1905-1970*, catalogue d'exposition, Paris, Centre Pompidou, 2013, p. 212-221.

<sup>3</sup> Nous avons tenté d'en tracer les grandes lignes dans « La vache et l'éléphant, une leçon indienne », *Le Visiteur*, n° 19, 2013, p. 19-34.

Dans la biographie de Raj Rewal, la brutalité de la partition n'a pas épargné sa famille. Le temps de sa formation est déjà celui d'une orientation et d'un choix. Celui de devenir architecte tout d'abord et de poursuivre sa formation à Londres puis à Paris, jetant ainsi les bases d'un lien étroit que l'architecte a entretenu avec l'Europe et en particulier la France. Choix aussi de parfaire sa formation chez l'architecte Michel Écochard. Il y aurait ici une certaine ironie à rappeler que c'est Le Corbusier lui-même, chez qui Rewal se présente en 1960 pensant y trouver un emploi, qui l'introduit auprès d'Écochard, alors même que ce dernier avait décliné auparavant l'offre d'être associé au projet de la construction de la ville de Chandigarh. Ironie toujours, car c'est probablement chez Écochard, travaillant alors au projet d'un musée au Koweït, que Rewal lui-même trouvera les bases de la critique de l'architecture et de l'urbanisme fonctionnaliste que Le Corbusier incarnait alors <sup>5</sup>. Or, aujourd'hui encore — Rewal le rappelle volontiers — son « séjour » chez Écochard est fondateur. C'est

<sup>4</sup> Cette question constitue l'arrière-plan d'une exposition sur l'architecture au Bangladesh organisée lors de la manifestation du Dhaka Art Summit par la fondation Samdani en février 2016 à Dhaka. Voir Aurélien Lemonier, « Architecture in Bangladesh », in Diana Campbell Betancourt (ed.), *Dhaka Art Summit 2016, Exhibition Guide*, Dhaka, Samdani Art Fondation, 2016, p. 90-139 [en ligne [www.dhakaartsummit.org](http://www.dhakaartsummit.org)]. Pour une cartographie très généraliste de l'architecture dans le sous-continent indien, voir Luis Fernández-Galiano (ed.), *Atlas, Architecture of the 21st Century, Asia and Pacific*, Bilbao, Fundación BBVA, 2010. Sur l'histoire de l'architecture contemporaine indienne, voir Rahul Mehrotra, Ranjit Hoskote et Kaiwan Mehta (ed.), *The State of Architecture*, Mumbai, Urban Design Research Institute, 2016.

probablement que ce dernier l'a initié à une approche contextuelle de l'architecture, conception pragmatique tout autant qu'éthique dont Rewal ne se départira jamais tout au long de sa carrière.

Si l'on devait qualifier de façon très générale la pratique de Raj Rewal depuis les années soixante, nous pourrions dire que son activité est directement déterminée par l'accélération de l'urbanisation que le projet porté par Nehru engage à long terme. La plupart de ses conceptions participent clairement de la construction nationale, sous l'autorité du gouvernement ou plus généralement de la « puissance » publique. Majoritairement situés à Delhi, ce sont des équipements ou des infrastructures publiques, des programmes d'habitation à grande échelle issus d'une maîtrise d'ouvrage gouvernementale (en particulier celle du département des Travaux publics de Delhi <sup>6</sup>), des expérimentations de résorption de l'habitat insalubre, des instituts de recherches scientifiques ou des programmes d'éducation supérieure. Plus rares, mais revêtant une portée symbolique de tout premier plan, Rewal conçoit quelques monuments commémorant la fondation de l'Inde contemporaine : en 1971, le pavillon dédié

<sup>5</sup> Peu de publications de référence existent sur Michel Écochard. Le fonds d'archives conservé par la Cité de l'architecture/Institut français de l'architecture est très lacunaire et le fonds photographique conservé par la fondation Aga Khan difficilement accessible. À titre documentaire, nous nous sommes référés à Maurice Besset, *Nouvelle architecture française*, Teufen, Arthur Nigli, 1967.

<sup>6</sup> Le rôle du Delhi Development Authority et du Public Work Department est par exemple documenté dans le livre d'Emanuel Christ et Christoph Gantenbein, *Typology 2, Paris, Delhi, São Paulo, Athens, Zurich*, Park Books, 2015.

à la mémoire de Nehru au centre de Delhi ; près de cinquante ans plus tard, le musée-mémorial de l'Indépendance à Kartarpur. La bibliothèque du Parlement que Rewal construit à quelques centaines de mètres du complexe gouvernemental de l'Empire britannique, édifié par les Anglais Herbert Baker et Edwin Lutyens, incarne quant à elle, avec une grande lisibilité architecturale, et dans un face-à-face éloquent avec la ville coloniale, le processus politique engagé depuis les luttes d'indépendance <sup>7</sup>.

Aux dires mêmes de Nehru, modernisation et industrialisation sont des concepts très largement étrangers à la culture indienne traditionnelle <sup>8</sup>. Ils signifient cependant pour lui une ambition large et ouverte, fondée sur le principe politique d'une démocratie laïque et d'un État centralisé, d'obédience socialiste, exigeant ainsi le développement des infrastructures et de la production industrielle. À bien des égards, le Premier ministre s'appuie sur la commande architecturale et initie de grands programmes de construction pour intensifier le développement du pays et incarner, symboliquement, le récit national. Chandigarh, la nouvelle capitale de la province du Pendjab amputée de son centre historique, Lahore, suite à la partition,

<sup>7</sup> L'écrivain Romain Rolland, par exemple, en dresse un tableau tout aussi complexe que saisissant dans *Mahatma Gandhi* [1924], réédité dans Rudyard Kipling, Pierre Loti, Rabindranath Tagore, Romain Rolland *et al.*, *L'Inde, Des rêves, des peuples et des dieux*, Paris, Omnibus, 2007.

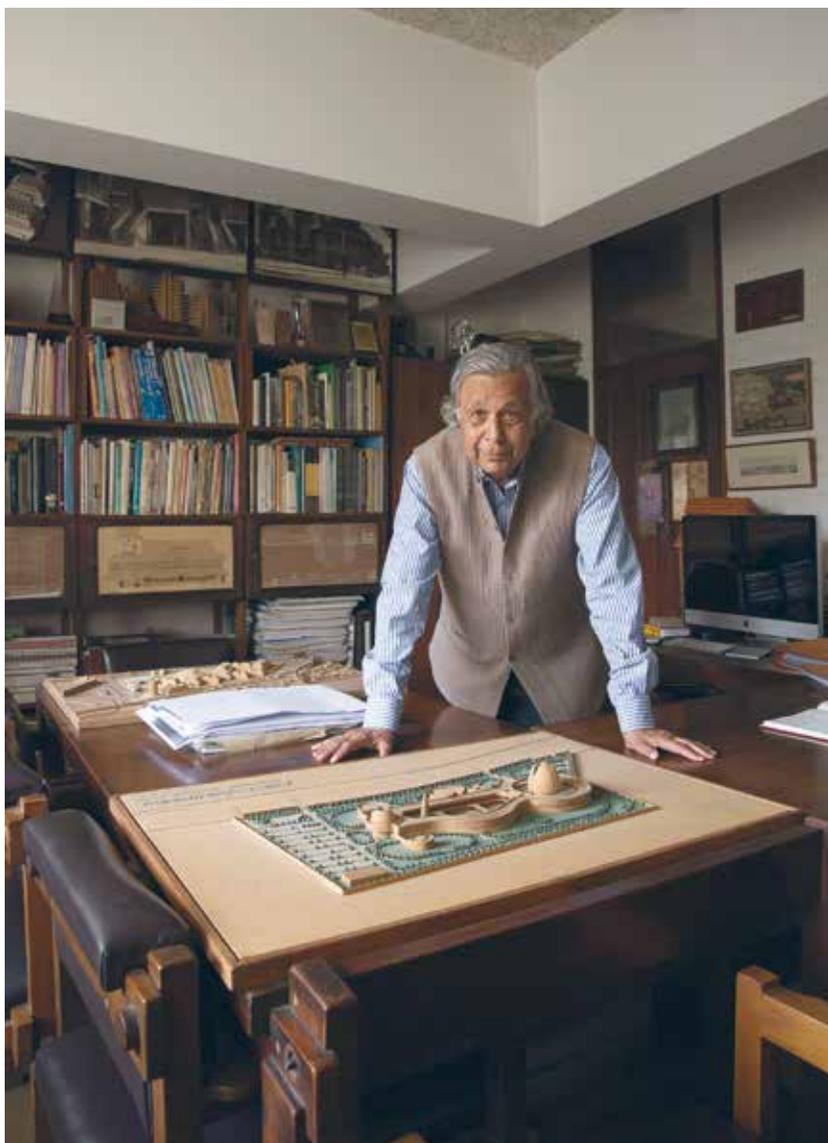
<sup>8</sup> Cf. extrait du discours de Nehru lors de l'inauguration officielle de Chandigarh, publié in Jon Lang, Madhavi Desai et Miki Desai, *Architecture and Independence, The Search for Identity, India 1880-1980*, Delhi, Oxford University Press, 1997, p. 311.

Raj Rewal dans son agence  
de New Delhi en 2018.

Au premier plan la maquette  
du Musée-mémorial Jang-e-Azadi.

Préambule

# Rencontrer une figure de l'architecture indienne



DANS LA NUIT DU 23 AU 24 AVRIL 2017, LA HALLE DES NATIONS et les halles des Industries, deux chefs-d'œuvres de Raj Rewal, édifiés au cœur de New Delhi, dans le parc des expositions Pragati Maidan en 1972 pour commémorer les 25 ans de l'indépendance de l'Inde, étaient réduits en gravats sur décision gouvernementale. Quelques semaines plus tard, le pavillon Nehru, bâti sur le même site, connaissait un sort similaire. Quelle ironie du sort l'année où le sous-continent fête les 70 ans de son indépendance ! Un « outrage » pour Raj Rewal, architecte pionnier de l'Inde contemporaine qui édifia, avec l'ingénieur Mahendra Raj, ces structures en béton armé révolutionnaires dans le contexte local des années soixante-dix, unanimement saluées par les critiques internationales. Dès 2013, l'institution nationale pour la sauvegarde du patrimoine artistique et culturel (Indian National Trust for Art and Cultural Heritage) avait inscrit les Halles industrielles de Raj Rewal sur la liste des édifices de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle nécessitant une protection légale. L'architecte Arun Rewal lançait le 31 mars 2015 une pétition relayée par *Architexturez South Asia*. D'autres manifestations en faveur de la sauvegarde de ces œuvres émises par l'Institut asiatique des architectes (Arcasia), l'Union internationale des architectes (UIA), des conservateurs du musée d'Art moderne de New York et du Centre Pompidou à Paris, n'auront pas suffi à ébranler la décision des juges de la Cour suprême de New Delhi. Au prétexte que ces réalisations ne pouvaient prétendre au statut de patrimoine, ils ont validé la décision de destruction de ces édifices. Un jugement fondé sur les recommandations toutes récentes de l'organisation gouvernementale Heritage Conservation Committee, qui a décidé de réserver la qualification patrimoniale aux constructions de plus de soixante ans. Un critère arbitraire et unique qui ne tient pas compte

Intérieur d'un module des halles des Industries, New Delhi, 1970, dessin.

Maquette de la halle des Nations, New Delhi, 1970.



de tous les autres qualificatifs qui auraient dû s'appliquer aux édifices détruits de Raj Rewal : des réalisations architecturales exceptionnelles dans leur contexte de création, représentatives d'un grand architecte.

Perte inqualifiable pour Raj Rewal, cette action est aussi lourde de conséquences pour le patrimoine culturel récent du pays. Au-delà de la notion même de patrimoine qu'il convient d'interroger, c'est l'Inde moderne et laïque de Nehru qui est attaquée. « Plusieurs politiques reprochent au musée à la gloire de l'ancien Premier ministre de diffuser une certaine idée de l'Inde, séculaire et socialiste », pouvait-on lire dès 2015 dans un article du *Monde*<sup>1</sup>. Quelques mois après la reconnaissance par l'Unesco, au titre de patrimoine mondial, de la ville de Chandigarh, édifiée à quelques centaines de kilomètres par Le Corbusier dans les années cinquante et soixante, l'Inde anéantit une part de son identité moderne, fortement enracinée dans son patrimoine historique. On doute que le multiplex hôtelier, commercial et l'héliport, censés remplacer les Halles et le Pavillon détruits, soient plus représentatifs de la modernité, de l'innovation technologique et de l'image d'un pays que les propositions de Raj Rewal en son temps. Les interrogations de l'architecte sur les motivations d'une telle table rase restent ouvertes : a-t-on agi « au nom de l'idéologie, de la bigoterie, de motifs financiers ou dans l'ignorance des valeurs architecturales<sup>2</sup> » ?

<sup>1</sup> Julien Bouissou, « Nehru prié de faire de la place aux autres dans son musée », *lemonde.fr*, 5 octobre 2015 [en ligne].

<sup>2</sup> Raj Rewal, « Nehru Pavilion demolition plan reeks of vindictive stance », *thehindu.com*, 15 juin 2017 [en ligne].



Cet événement dramatique révèle l'urgence à faire connaître davantage au public l'œuvre capitale de Raj Rewal, indissociable de l'histoire de l'Inde contemporaine. Bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion de construire en France, Raj Rewal s'était déjà distingué en 1986 en coordonnant une exposition suivie d'une publication sur l'architecture en Inde à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. La même année, dans son ouvrage *Raj Rewal, Architecture climatique*, l'historien et critique d'architecture britannique William J. R. Curtis prédisait une digne reconnaissance internationale de son œuvre : « L'architecture moderne a suscité une littérature qui continue à mettre en avant la création occidentale et qui, par conséquent, a laissé dans l'ombre de vastes domaines du Tiers Monde. Quand une véritable histoire mondiale du développement architectural de la fin du xx<sup>e</sup> siècle sera écrite, Raj Rewal y prendra une place méritée<sup>3</sup>. » En 2014 et 2015, dans le cadre de l'accrochage « Modernités plurielles de 1905 à 1970 », en exposant de magnifiques maquettes en bois de Raj Rewal, représentant d'une modernité panindienne, le Centre Pompidou donnait en partie raison à Curtis. Mais la récente destruction d'œuvres de l'architecte à New Delhi illustre la nécessité de rendre compte de la richesse de sa production protéiforme qui conjugue passé et présent, histoire et innovations techniques, détails et compositions urbaines. Depuis ses premières réalisations concomitantes au développement d'un pays récemment sorti de la colonisation britannique, Raj Rewal s'est efforcé de privilégier des solutions de construction modernes, adaptées au contexte local tant économique que climatique.

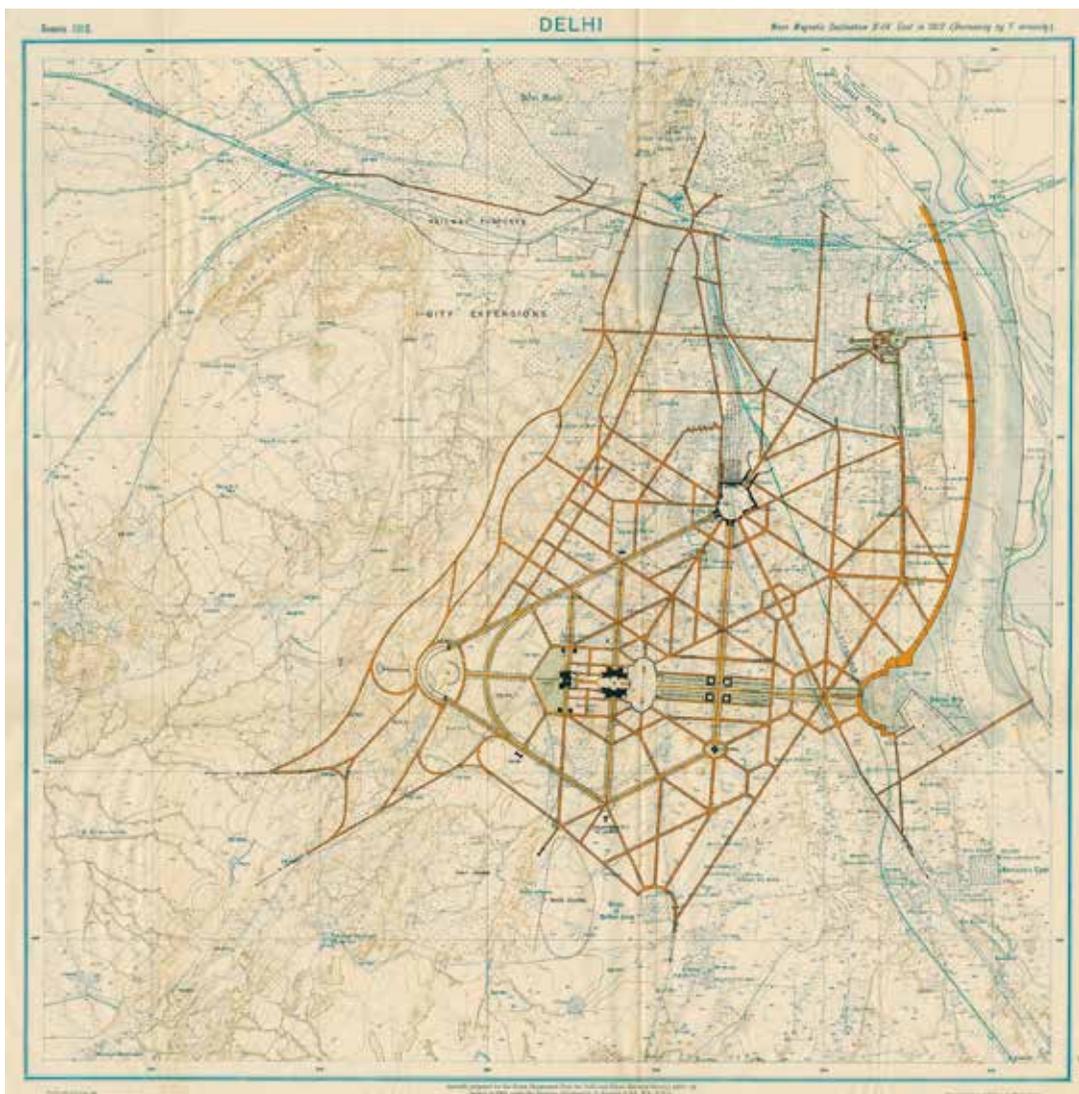
<sup>3</sup> William J. R. Curtis (dir.), *Raj Rewal, Architecture climatique*, Paris, Electa Moniteur, 1986.

# Raj Rewal, architecte de la modernité

Octobre 2016, les entretiens avec Raj Rewal débutent dans son agence située au cœur de la capitale de l'Inde. Deuxième ville indienne après Bombay quant à la population, Delhi comptait en 2015 plus de dix-huit millions d'habitants et souffrait d'épisodes chroniques de pollution atmosphérique dus, notamment, à une explosion de la circulation automobile que peine à juguler le métro en construction. Depuis l'enfance de Raj Rewal dans les années trente, la ville s'est métamorphosée tout en conservant des traces du passé. Les légendes attribuent l'origine de Delhi aux Pandavas, héros mythiques du Mahabharata mais les premiers vestiges urbains sont datés d'une dynastie Rajput au VIII<sup>e</sup> siècle. La ville prend un essor significatif au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle, sans pour autant acquérir un statut d'autorité centrale. En 1185, le turc Muhammad Ghûrî détrône les Rajputs et contrôle Delhi qui allait, dès 1206, avoir le statut d'un État, le sultanat de Delhi (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle) avant d'être annexé par l'Empire moghol (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) puis intégré dans l'Empire britannique (1857-1947).

En 1911, les Britanniques décident de transférer la capitale de l'Empire des Indes de Calcutta à Delhi. New Delhi, achevée en 1931 sous la direction de l'architecte en chef Edwin Lutyens, devient une extension au sud-ouest de la vieille ville et du fort Rouge de l'empereur moghol Shah Jahan. Le site choisi est celui de la colline de Raisina, point culminant de la géographie locale. Au sommet, le palais du Vice-roi des Indes (aujourd'hui Rashtrapati Bhavan) et le Secrétariat se situent à l'extrémité d'un des deux axes majeurs du complexe, conduisant à l'arc de triomphe. Au pied du palais, la maison du Concile allait devenir le siège du Parlement indien. L'axe perpendiculaire conduit à la zone commerciale composée de cercles concentriques, Connaught Place. De part et d'autre, de vastes bungalows sont édifiés pour les officiels. Cette ville nouvelle restera une enclave dans une ville plus vaste parsemée, au nord et au sud, de monuments islamiques de différentes époques.

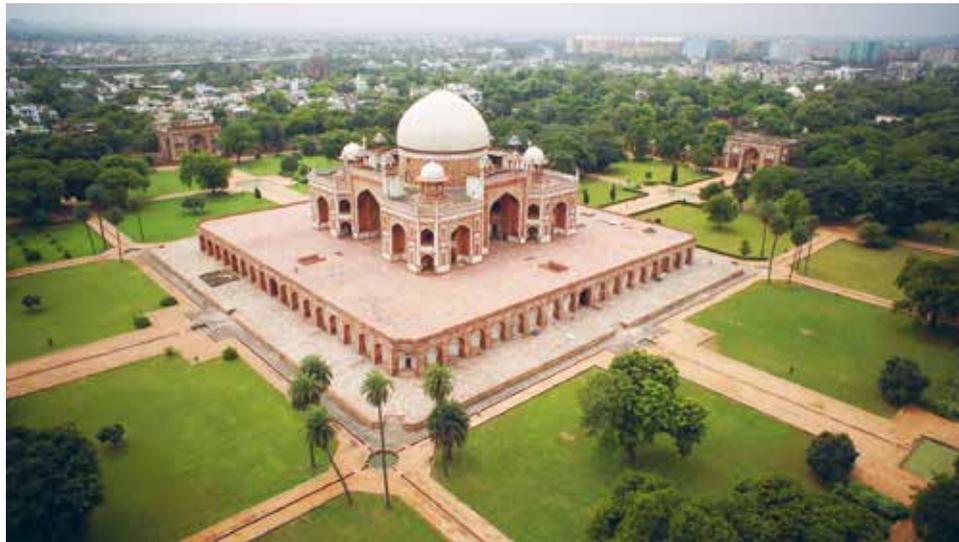
Le jeune Raj côtoie d'abord le quartier du grand temple hindou Birla Mandir à l'ouest de Connaught Place, puis, à son retour en Inde après son séjour en Grande-Bretagne, habite pendant plus d'une décennie le quartier de Nizamuddin au sud-est de la ville coloniale, face au mausolée de Humayun. Sa fascination pour les dômes et les structures géométriques



**Chantier de construction du Rashtrapati Bhavan, résidence du président de l'Inde, New Delhi, 1912.**

Edwin Lutyens et Herbert Baker architectes.

**Complexe et tombe de Humayun, Nizamuddin Est, New Delhi, XVI<sup>e</sup> siècle, vue aérienne.**



doit beaucoup à ce joyau de l'architecture moghole édifié au XVI<sup>e</sup> siècle qui préfigure, par son plan carré parfaitement symétrique et ses jardins de style persan, le célèbre Taj Mahal. Environné par un patrimoine culturel particulièrement riche, Raj Rewal est aussi aux premières loges de l'Histoire : avec son père, il ira écouter les sermons de Gandhi dans un parc voisin et verra la maison familiale accueillir des réfugiés au moment de la partition en 1947. Une partie de sa famille maternelle, originaire de Lahore, devra quitter, comme tant d'autres hindous et de sikhs, le Pendjab oriental devenu pakistanais. Raj Rewal n'a que 13 ans en 1947, mais cet événement historique majeur, suivi de la constitution d'une Inde démocratique et laïque vont marquer durablement son parcours et son œuvre.

## Le chemin vers l'architecture

**Sandrine Gill** *Raj Rewal, vous êtes né au Pendjab, mais c'est à Delhi que vous avez passé l'essentiel de votre enfance et votre adolescence. Delhi est aussi la ville où vous avez développé une carrière d'architecte, celle où vous avez établi votre agence et construit une grande partie de vos œuvres. Comment êtes-vous venu à l'architecture ?*

**Raj Rewal** Alors que j'étais encore un jeune garçon fréquentant l'école, ma mère a estimé que j'avais un certain talent pour le dessin. Elle m'a envoyé rencontrer un artiste qui travaillait à Birla Mandir, un temple hindou proche de chez nous au centre ville de New Delhi. J'ai commencé à prendre des leçons de dessin auprès de Bhoor Singh Shekhawat qui faisait des peintures et des sculptures pour le temple. Bien que son style soit traditionnel, il était très doué. Plus tard, lorsque j'ai terminé le lycée, j'ai intégré une école d'art à Connaught Place, fréquentée en majorité par des jeunes filles qui se cultivaient en attendant d'être mariées. Alors que j'étais encore un jeune garçon portant des shorts, elles m'intimidaient beaucoup ! Mais cette école s'est avérée être une très bonne introduction à l'art. Nous dessinions beaucoup, d'après des modèles, en visitant des sites...

**SG** *C'est lors d'un voyage d'étude que vous avez découvert Fatehpur Sikri à l'ouest d'Agra ?*

**RR** Oui, pendant trois jours nous avons été initiés au croquis architectural dans cette capitale de l'Empire moghol qui reste, aujourd'hui encore, l'une de mes références favorites.



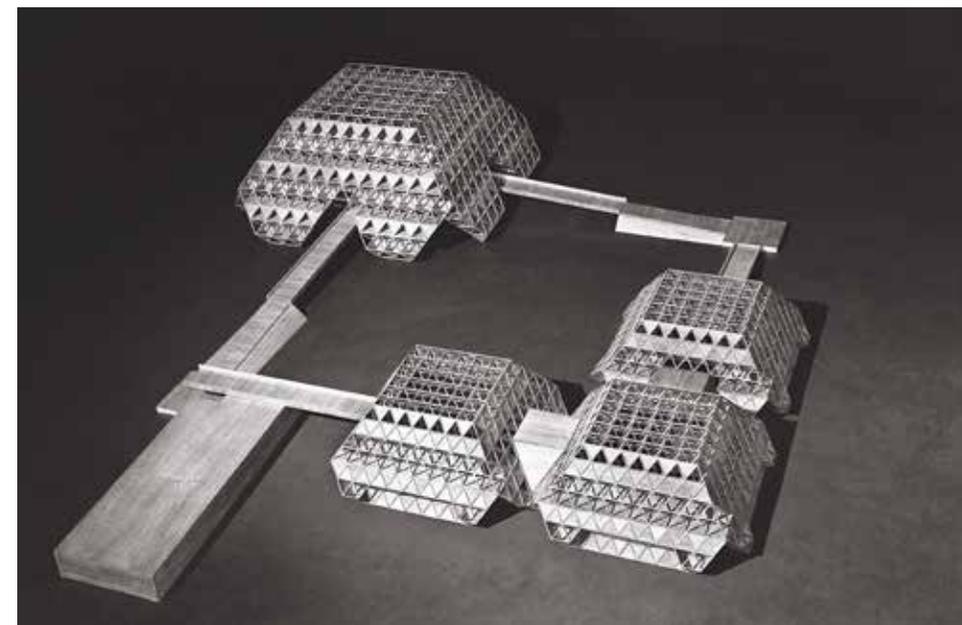
←← Stupa de Lumbini, Népal.

← Pavillon Nehru, maquette.

Est-ce le souvenir d'une visite des stupas du Népal avec ses étudiants qui inspira Raj Rewal ? Les stupas de Lumbini, lieu de naissance du Bouddha, sont datés pour les plus anciens du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Porté par sa sensibilité, l'architecte retient de ces stupas ce qu'il en a perçu : un monticule de terre et de briques recouvert de gazon, autrement dit des vestiges archéologiques restaurés et envahis par une végétation artificielle. Paradoxalement, le pavillon Nehru reprenait dans sa forme davantage l'apparence d'une ruine que d'une architecture authentique. À ceci près que la brique avait été remplacée par du béton apparent et que le gazon soigneusement entretenu du pavillon Nehru n'avait rien de commun avec la végétation sauvage qui recouvre les vestiges abandonnés de brique. Le stupa imaginaire de Raj Rewal qu'il aime situer au Népal pourrait être partout ailleurs en Inde tant l'image qu'il convoque est commune dans le contexte archéologique. La référence à la forme actuelle d'un stupa ancien contenant les reliques du Bouddha l'emporte sur l'architecture authentique dûment codifiée du monument. L'effacement du monumental, intentionnel chez Rewal pour exprimer

la personnalité de Nehru, contredit le concept même du stupa, érigé traditionnellement dans des emplacements stratégiques destinés à marquer le paysage et à attirer les foules. Les nombreuses inscriptions gravées sur les plus anciens stupas de l'Inde témoignent également de donations de fidèles qui ont contribué à la construction et à la décoration d'un édifice à la richesse ostentatoire.

Seuls le plan et le sens de circulation concentrique des deux niveaux d'exposition du pavillon Nehru sont fidèles au concept commun au bouddhisme et à l'hindouisme de *parikrama*, ou mouvement rituel circulaire de gauche à droite. Une fois encore, Raj Rewal détourne l'original puisque ce mouvement de circumambulation s'effectue traditionnellement dans le bouddhisme à l'extérieur du stupa, monument plein, inaccessible. En nous invitant à l'intérieur du pavillon Nehru, Rewal nous introduit à l'intérieur de la terre, de la matrice, suscitant une tout autre symbolique.



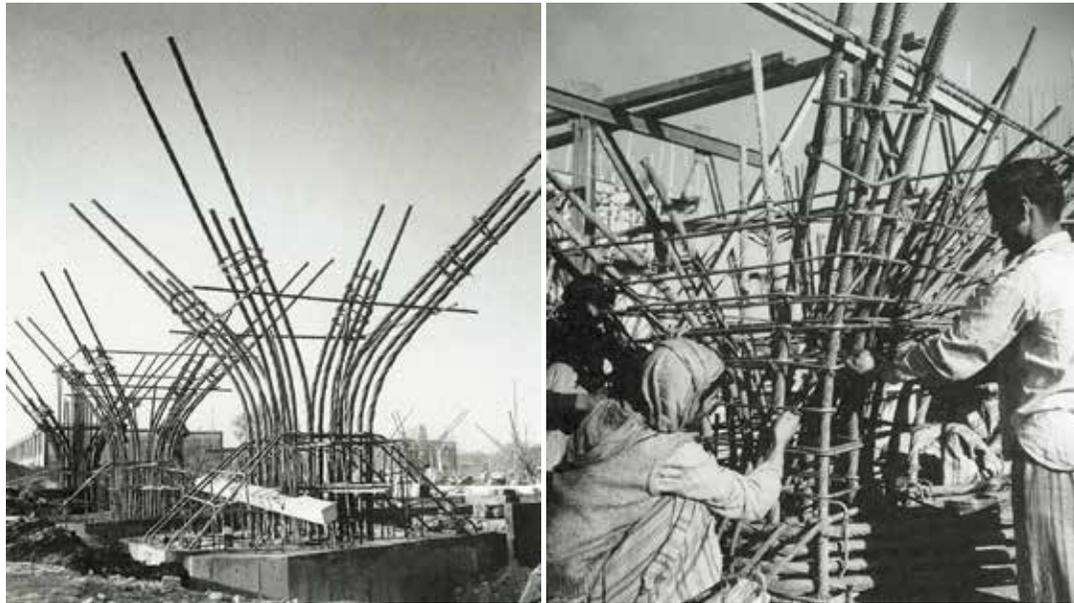
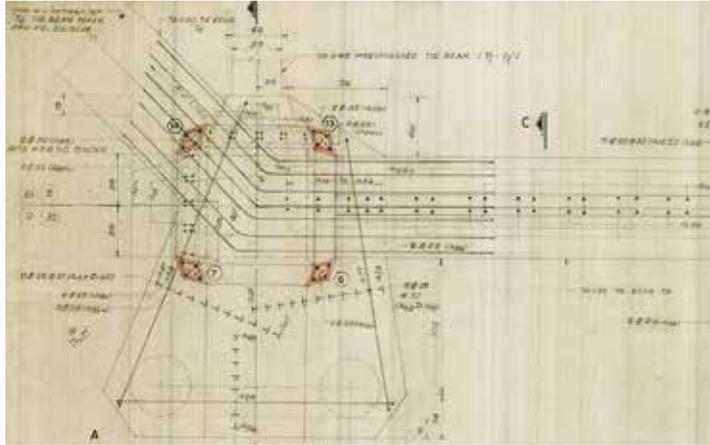
SG Sur le même site du parc des expositions, aussi connu sous le nom de Pragati Maidan, vous avez construit des structures d'un tout autre type.

RR Il s'agissait d'un complexe de grandes halles d'exposition temporaire, une halle des Nations et un ensemble de quatre halles des Industries. Nous étions en 1972, l'Inde célébrait ses vingt-cinq ans d'indépendance, je souhaitais mener un programme ambitieux. Pour la première fois allaient être construits des édifices d'envergure avec une structure entièrement en béton. À cette époque, les structures des bâtiments étaient généralement en acier mais l'Inde moderne manquait de métal. En revanche, elle maîtrisait le béton et disposait d'une abondante main-d'œuvre. C'est ainsi que l'idée a commencé à germer. Pourquoi ne pas construire la structure en béton ? Je me suis lancé dans ce défi technique avec l'assistance d'un très bon ingénieur, Mahendra Raj.

SG Mahendra Raj allait devenir un des plus éminents ingénieurs indiens, collaborant avec Le Corbusier à Chandigarh, mais aussi avec tous les grands architectes actifs dans les années soixante en Inde : Charles Correa, Balkrishna Doshi, Achyut Kanvinde, Joseph Allen Stein et Louis Kahn. La halle des Nations est un des premiers projets dans lequel il s'illustre. Vu l'envergure de la structure, il s'avère impossible d'utiliser des éléments en béton préfabriqué. La décision est prise de couler le béton in situ. Il faut

Mahendra Raj, halle des Nations, détail de la pile et de la poutre de liaison.

Halle des Nations, détail des ferrillages sur le chantier, 1971.



*aussi inventer un joint suffisamment solide pour une structure d'une telle portée, sans piliers. Ce qui est apparu au départ comme une contrainte technique allait se transformer en atout.*

**RR** Oui, il faut se replacer dans le contexte de l'époque. Au début des années soixante-dix, j'étais encore très jeune, le symbolisme des vingt-cinq ans d'indépendance de l'Inde m'importait beaucoup, je souhaitais démontrer ce que mon pays était capable de faire sans aide extérieure. L'Inde n'était pas encore un pays industrialisé, il n'y avait pas encore suffisamment de devises étrangères pour importer quoi que ce soit. Le rasi de ces halles, ce qu'elles expriment, c'est cette idée d'indépendance de l'Inde.

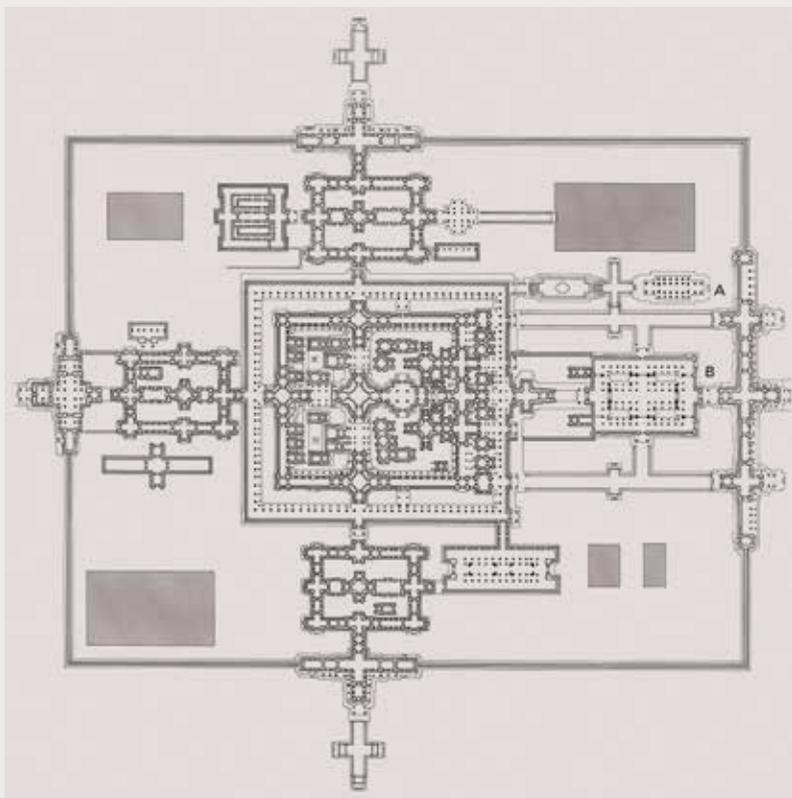
## GLOIRE : Gopuram de Madurai, XVII<sup>e</sup> siècle / Halles d'exposition, New Delhi, 1972

De la gloire des temples d'Inde du Sud à celle de l'industrie de l'Inde moderne, il n'y a qu'un pas ! En pays tamoul, les *gopuram* des temples de Madurai, une des références des halles du complexe d'exposition de New Delhi, sont un symbole de rébellion. Ces portes monumentales donnant accès au périmètre sacré des temples tiennent tête aux Moghols dans l'extrême sud de l'Inde. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de l'empereur Aurangzeb, l'Empire moghol occupe quasiment toute la péninsule. Seul le sud du Deccan gouverné par la dynastie hindoue des Nayaka échappe à sa mainmise. De grands temples plus exubérants et plus vastes que les précédents deviennent de véritables villes divines où se retranche une société

assiégée. Madurai et sa région se dotent de temples entourés d'une série d'enceintes concentriques, défendues aux quatre points cardinaux par des tours d'entrées qui constituent l'élément saillant du temple. Les plus hautes culminent à soixante mètres, réduisant l'impact visuel du temple central plus modeste, une particularité des temples d'Inde du Sud où les enceintes de périphérie sont les plus élevées.

Dans la tradition cosmologique indienne, la composition des temples en cercles concentriques évoque l'organisation de l'univers en continents et océans. À partir de ce modèle, les Khmers vont bâtir leur propre vision du monde : un mont central (le temple) et un océan protecteur bordé par des enceintes. Pour Raj Rewal, les temples





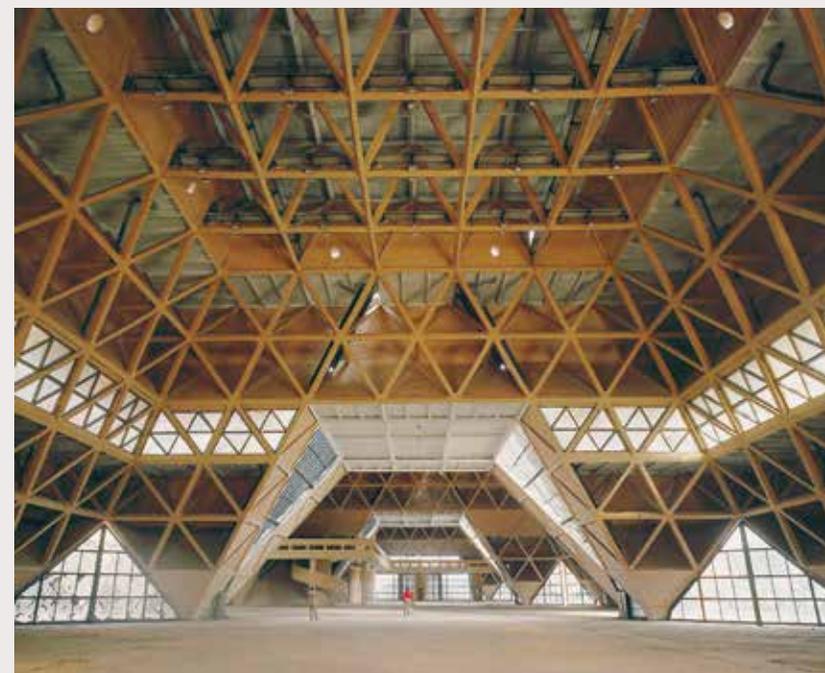
hindous et bouddhiques d'Angkor constituent l'interprétation la plus aboutie du concept du temple indien.

Un parallèle est établi entre les *gopuram* et les chaînes de montagnes qui bordent l'univers. De plan rectangulaire, les *gopuram* aux silhouettes trapézoïdales offrent des arêtes concaves qui accentuent l'élancement des tours. À Madurai, l'un des plus élevés comporte dix étages. Sa façade est couverte de petits édifices en réduction dont les étages successifs évoquent les « hiérarchies célestes » et fourmille de sculptures en stuc de divinités hindoues régulièrement repeintes de couleurs criardes. Certains dieux ont repris les traits des stars du cinéma de Bollywood...

Toute trace de baroque hindou a disparu de la réinterprétation qu'en fit Raj Rewal à New Delhi. L'ensemble de structures tragiquement réduites en gravats en 2017, la halle des Nations et les quatre petites halles des Industries du grand parc d'exposition, portait au contraire le message de la modernité.

L'Inde parvenait tout juste à l'autosuffisance alimentaire et la libéralisation partielle de l'économie devra attendre les années quatre-vingt-dix. Inauguré en 1972 par Indira Gandhi, le parc des expositions dessiné par Raj Rewal portait bien son nom, Pragati Maidan, ou « terrains du progrès ». À quelques encablures des arcades néo-classiques de Connaught Place dessinée par Robert Tor Russel, architecte en chef du gouvernement de l'Inde dans les années trente, un gigantesque parc d'exposition de soixante-douze mille mètres carrés était à l'échelle de la capitale et des ambitions du pays.

Les vastes halles en béton construites en collaboration avec l'ingénieur Mahendra Raj avaient la majesté des *gopuram*, la halle centrale ayant une portée de soixante-dix-huit mètres. Ces « montagnes » à la gloire de l'industrie reprenaient la base de la forme pyramidale de leurs cousines d'Inde du Sud. La démultiplication des motifs de la façade était quant à elle interprétée



comme une structure alvéolaire, entièrement fabriquée en béton coulé sur place, bien moins coûteux que le béton préfabriqué ou l'acier, une méthode que Raj Rewal avait découverte en Italie, avec les réalisations de Pier Luigi Nervi. Cette prouesse technologique, rendue possible grâce au savoir-faire hérité des constructions de Le Corbusier à Chandigarh, fut pourtant critiquée à l'origine par les partisans de la modernité en Occident. Lorsqu'il visite le site à New Delhi, l'américain Buckminster Fuller, reconnu pour ses dômes géodésiques à structures métalliques, est surpris, presque choqué par l'audace de cet usage du béton ! Ces réactions ne découragent pas Raj Rewal qui aime à rappeler la potentialité créatrice que suscitent parfois les restrictions économiques conjuguées à l'abondance de la main-d'œuvre.

De l'intérieur, les ouvertures en triangle tamisaient la lumière à la manière des *claustras*, les *jalis* de l'architecture traditionnelle indienne. Tout en favorisant la circulation de l'air naturel dans de grands volumes vides, elles obstruaient les rayons directs du soleil. La modernité de l'industrie indienne, oui, mais sans les

inconvenients de la climatisation, consommatrice d'énergie et inimaginable à cette échelle dans le contexte économique de l'Inde des années soixante-dix ! Alors que la climatisation des complexes commerciaux s'est répandue dans les grandes villes indiennes, les Halles de Raj Rewal ont prouvé leur efficacité climatique pendant des décennies en accueillant des foires industrielles de pointe comme Auto Expo, le plus grand rassemblement d'Asie dédié aux quatre roues. Au-delà de leur usage, la qualité architecturale de ces réalisations en faisait des icônes de la modernité indienne.

**Gopuram du temple de Minakshi à Madurai, XVII<sup>e</sup> siècle.**

Page 79.

**Plan du temple Preah Khan, Angkor, XII<sup>e</sup> siècle.**  
Relevé et dessin de Henri Stierlin, 1970.

**Vue sur l'enfilade de trois halles des Industries, la structure intérieure.**



**SG** Le bâtiment de la State Trading Corporation est un des premiers immeubles de bureaux que vous avez édifié (1976-1989). Implanté sur la grande avenue Janpath au sud de Connaught Place, ce bâtiment de grande hauteur est devenu un repère du centre de New Delhi. Avec sa façade géométrique en grès beige et rose, il est visible de loin. On l'aperçoit en arrière-plan de l'observatoire Jantar Mantar qui jouxte Connaught Place mais aussi du site de Pragati Maidan plus distant, qui abrite vos halles d'exposition et le musée Nehru.

**RR** L'immeuble de la State Trading Corporation appartient à un quartier au centre de New Delhi. Il le symbolise.

**SG** Comment avez-vous exprimé le *rasa*, l'essence de ces bâtiments de bureaux ?

**RR** Chaque cas étant particulier, j'ai essayé de traduire l'identité, l'attitude des entreprises et des gens qui y travaillaient. Quelles valeurs souhaitaient-ils promouvoir ? C'est en discutant avec eux que j'ai pu proposer une réponse architecturale adaptée. En bordure d'une artère animée du sud de New Delhi, le siège de l'Académie

indienne des sciences exprime, avec sa forme en « X » et ses multiples redents, le dynamisme et les processus d'évolution des programmes de science.

**SG** Proche du quartier de Nizamuddin, l'ensemble de bureaux de la Scope (1980-1989) est basé sur un tout autre principe formel. Organisé autour d'une cour centrale, le bâtiment se déploie tel un kaléidoscope ! De l'extérieur, avec ses tourelles couronnées d'un édicule, cet édifice rappelle une forteresse...

**RR** Ce complexe de bureaux, occupé par sept ou huit organisations gouvernementales différentes est intéressant par sa multiplicité. Pour y répondre, je me suis inspiré des palais de Datia et d'Orchha.

**SG** Vous établissez un parallèle entre des bureaux et des palais ?

**RR** Non seulement avec les palais hindous d'Inde centrale, mais aussi avec les monuments moghols qui ponctuent la ville alentour. Depuis les terrasses sommitales des bureaux de la Scope, on aperçoit le mausolée voisin de Humayun, chef-d'œuvre du XVI<sup>e</sup> siècle.

**SG** Comment avez-vous transposé l'architecture de ces monuments anciens dans l'architecture de ces bureaux ?

**RR** Souvent les programmes de bureau sont répétitifs, ils résultent d'un assemblage de modules quasi identiques dans une uniformité de style. Je voulais au contraire partir du site, du programme, des occupations des employés, des usages multiples du bâtiment. En m'inspirant des structures des palais et des mausolées, j'ai conçu quatre ensembles de bâtiments tous différents les uns des autres autour d'une cour légèrement décentrée, en jouant sur le décalage de niveaux, de terrasses, d'avancées et de décrochements, en multipliant les structures en angle. Chaque organisation devait pouvoir s'identifier dans son propre espace de travail.

## DÉVELOPPEMENT DURABLE : Palais de Datia, XVII<sup>e</sup> siècle / Bureaux de la Scope, New Delhi, 1989

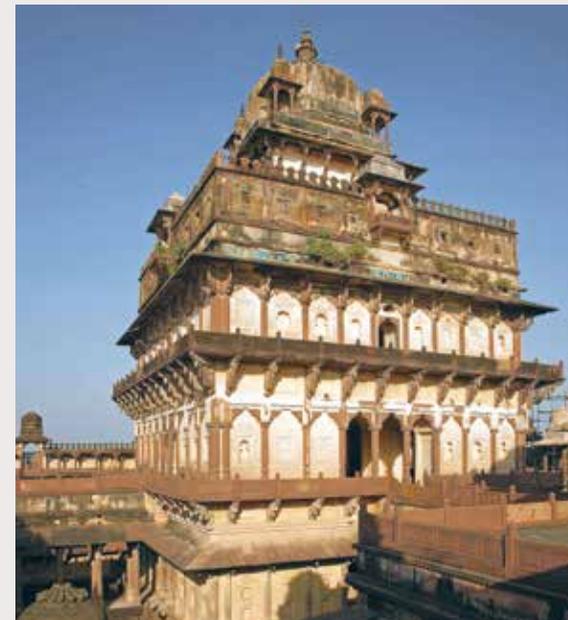
Un palais d'un roitelet hindou du XVII<sup>e</sup> siècle en référence à un complexe de bureaux des années quatre-vingt au centre de New Delhi ou comment Raj Rewal continue d'arpenter l'histoire de l'architecture indienne en toute liberté !

En 1614, Bhir Singh Deo, souverain Rajput du royaume d'Orchha et vassal de l'Empire moghol, établit les fondations du palais de Datia sur un promontoire rocheux du plateau aride du Madhya Pradesh, en surplomb du lac Karna Sagar. Ce palais est le plus grand et le plus fameux des cinquante-deux que l'on attribue au Raja. Parfaite association entre l'architecture moghole et rajput : arcades et dômes typiquement islamiques, sculptures et peintures d'oiseaux, d'animaux et de fleurs empruntés au vocabulaire iconographique hindou.

Protégé par une fortification, le palais, entièrement construit en pierre et en brique, sans l'usage

du bois ni du métal, s'élève sur une hauteur de quarante mètres et compte sept étages, dont les plus profonds sont creusés à même le rocher. Dans une structure relativement compacte, on dénombre quatre cent quarante chambres et des cours en terrasse, une démultiplication des surfaces rendue possible par un plan établi sur la symétrie et le jeu de niveaux. Bien que séculaire, l'architecture de ce palais s'inspire fortement de celle des temples hindous de plan cruciforme qui se dépliant à la manière d'un mandala. Au centre du quadrilatère, une cour abrite la tour la plus haute, à laquelle font écho quatre tours d'angles surmontées de dômes. La déambulation à travers les labyrinthes de couloirs ponctués par des piliers et des arcades débouche sur une série de terrasses, balcons, vastes avancées qui créent des jeux d'ombre et de lumière fascinants. Chaque ouverture cadre une vue différente sur le fort, les quartiers royaux et la vieille ville de Datia parsemée de temples.

À New Delhi, Raj Rewal est appelé à construire un large complexe de bureaux, partagé par différentes organisations avec des espaces communs, un auditorium, des restaurants. Pour répondre à la forte densité urbaine, l'architecte organise la citadelle de travailleurs autour d'une cour centrale au dessin géométrique qui semble s'inspirer du plan du palais de Datia. Dans une symétrie parfaite, il rythme une série de huit polygones liés les uns aux autres avec des patios intérieurs, des jardins suspendus et multiplie ainsi par cinq la surface occupée



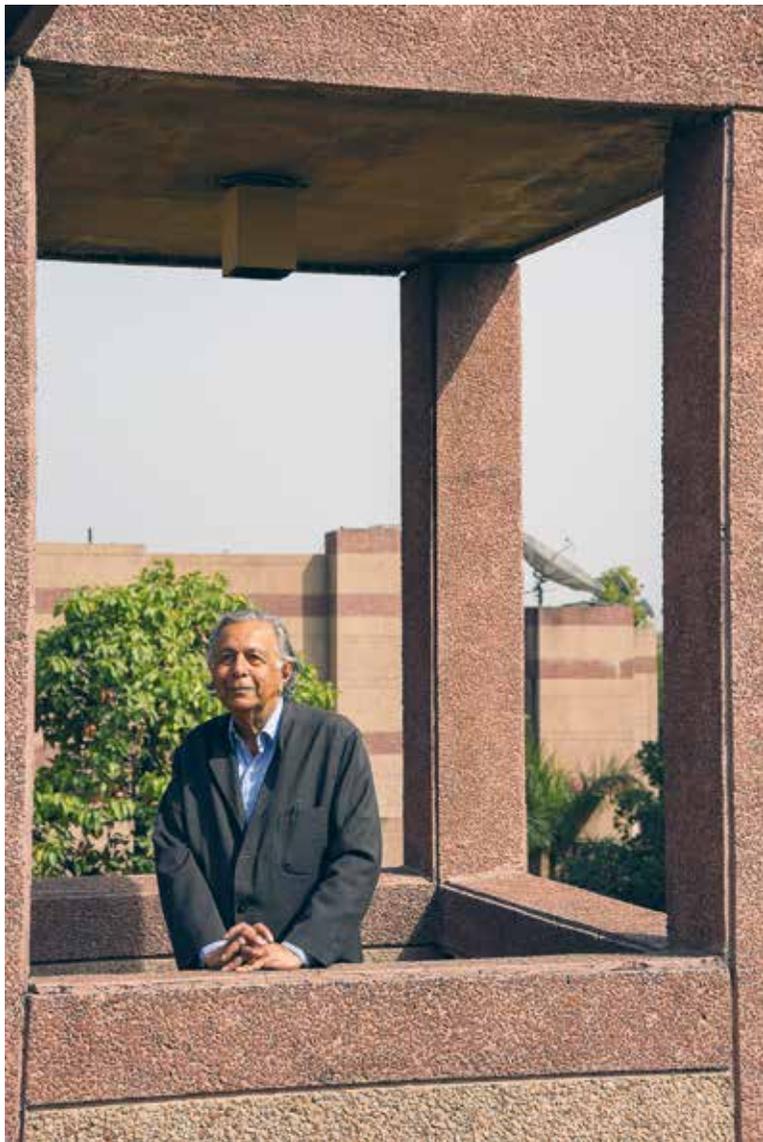
Palais de Datia, Madhya Pradesh, XVII<sup>e</sup> siècle.

Épilogue

# Raj Rewal, passeur et créateur

Tout au long de sa carrière, Raj Rewal s'est présenté à la fois comme un passeur et un créateur. En transmettant l'esprit et les formes architecturales de l'Inde ancienne, il s'inscrit dans la lignée de ses ancêtres et affirme son identité indienne au sens de civilisation, sans la moindre revendication régionaliste ni religieuse. S'il réutilise des solutions formelles ou des techniques historiques, c'est aussi pour les soumettre à ses propres métamorphoses. Pour reprendre les termes de Patrick Boucheron, l'histoire « permet de découvrir au loin des familiarités surprenantes, ou à l'inverse de deviner, en nous-mêmes, une étrangeté inaperçue <sup>24</sup> ». Dans le même esprit, Raj Rewal adopte une double attitude de récupération et de démarcation par rapport aux œuvres architecturales du passé.

Souvent interrogé sur ces rapprochements iconoclastes entre œuvres anciennes et réalisations contemporaines, Raj Rewal se réfugie dans un rôle d'expérimentateur. Après tout, il entend vérifier la validité des solutions constructives des temps anciens pour mieux les interpréter, les métamorphoser, les détourner de leur fonction initiale ! Pour justifier sa démarche qui n'a rien d'un pastiche, il aime à citer l'exemple des statues de Bouddha aux yeux bridés en Chine, moustachus en Afghanistan, parfaits exemples de réappropriation et de réinterprétation de canons iconographiques indiens dans des contextes différents. Le personnage est le même et pourtant aucun de ces bouddhas ne se ressemble. À entendre Raj Rewal, son processus de recréation n'est pas si éloigné de celui de ses prédécesseurs ! Regardez les Khmers, qu'ont-ils fait d'autre que de réinterpréter des canons de beauté indiens qu'ils ont découverts à travers les sources écrites ? Des traités d'architecture — le *Mayamata* en pays tamoul en est un excellent exemple —, édictent



des règles précises et contraignantes mais proposent un grand nombre d'options qui laissent une certaine liberté aux *sthapatis*, les architectes.

Cette liberté, Raj Rewal ne s'en prive pas. Qu'importe qu'un édifice soit laïc ou religieux, ancien ou plus récent, authentique ou maintes fois restauré, le regard qu'il y porte est dénué de jugement. À travers les exemples qu'il cite, on retrouve toutes les strates de l'architecture de l'Inde ancienne : bouddhique, hindoue, jaïn, islamique. Lorsqu'il construit à l'étranger il mêle avec audace son identité indienne à celle du territoire qu'il investit : les pavillons d'angles des palais indiens deviendront des tours d'observation en Chine, les églises lisboètes inspireront la construction d'un centre culturel islamique.

Comment le passeur Rewal transmet-il à son tour l'essence de ses réalisations ? Dans le champ actuel de la création architecturale en Inde, la question mérite d'être posée tant l'écart se creuse entre la persistance d'une forme d'artisanat et de traditions régionales et la mondialisation effrénée des métropoles indiennes. Pays de contrastes, l'Inde contemporaine renvoie l'image de bidonvilles au pied des grands ensembles de Bombay, de maisons en terre cuite pittoresques des villages du Rajasthan ou d'artères urbaines saturées par la circulation. Les rares exemples d'architectures respectueuses du site, de l'environnement, d'une esthétique « panindienne » semblent réservés à une élite éclairée et fortunée. Dans le panel de réalisations publiées par Rahul Mehrotra<sup>25</sup>, figurent davantage de résidences

<sup>24</sup> Patrick Boucheron, « La recherche de l'identité est contraire à l'idée même d'histoire », propos recueillis par Anne Chemin, *Le Monde*, 26 septembre 2015, p. 4-5.

<sup>25</sup> Rahul Mehrotra, *Architecture in India, Since 1990*, Mumbai, Ostfildern, Pictor / Hatje Cantz, 2011.

individuelles, de bungalows de vacances et d'instituts culturels que de logements collectifs. Certes, le retour aux pratiques artisanales, ou le recours aux pratiques alternatives qui s'inscrivent dans une démarche de développement durable, se manifestent ici ou là dans des commandes privées mais restent des exemples isolés. La question du logement des pauvres mais aussi d'une majorité de la classe moyenne, si elle se pose dans la gestion courante des villes, n'est quasiment jamais abordée dans les publications sur les architectes indiens.

Le long des routes du Pendjab, des portails monumentaux de villes nouvelles « en projet » promettent sur des encarts publicitaires un mode de vie moderne, à l'occidentale, sans lien aucun avec les traditions locales. Quelle proportion de la population pendjabie saurait profiter d'une piscine ou d'un terrain de golf ? Quelle commune aurait les ressources nécessaires en eau pour entretenir ces équipements venus d'ailleurs ?

À Chandigarh même l'écart se creuse entre les riches et les pauvres. Le terminal de bus, prévu par Le Corbusier pour desservir le centre ville dans le secteur 17 a été relégué à la périphérie pour céder la place à la voiture. Les nouvelles maisons de style néo-classique de Panchkula et Sahibzada Ajit Singh Nagar, deux extensions de la ville du Corbusier, ne sont-elles pas plus représentatives d'une architecture sans architectes finalement plus répandue dans l'Inde contemporaine ? Construits par des promoteurs, les immeubles de bureaux de Bangalore ou de Hyderabad sont parés de la même façade vitrée uniformisée, contraire à toute logique d'adaptation au climat.

Face à ces extrêmes qui font peu de cas des « leçons du passé » et du paysage culturel contemporain, Raj Rewal persiste à revendiquer une œuvre sensible aux problématiques humanistes

et environnementales. À l'entendre parler de ses derniers grands projets, on comprend l'importance qu'il accorde au bien-être des étudiants d'une université ou à l'accueil d'une foule de visiteurs dans un musée-mémorial. Signe d'un optimisme indéfectible, Raj Rewal se plaît à imaginer ces lieux pleinement investis pour les siècles à venir !

## **Sélection de projets de l'agence Raj Rewal Associates**

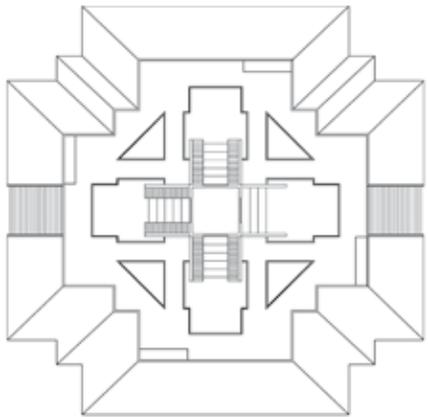
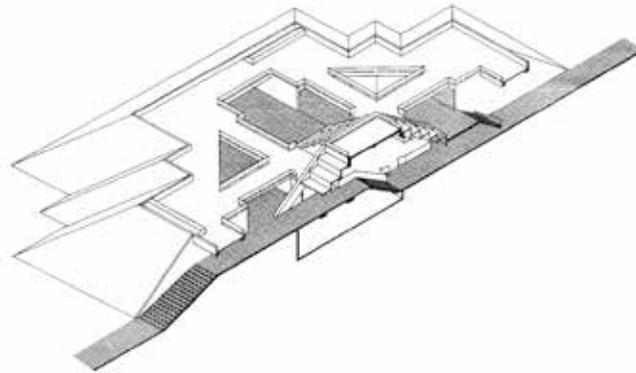
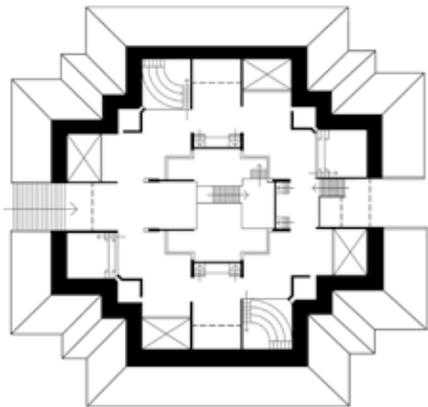
1971-1972

### ▣ Pavillon Nehru

Nehru Memorial Pavilion

Parc des expositions Pragati Maidan, New Delhi

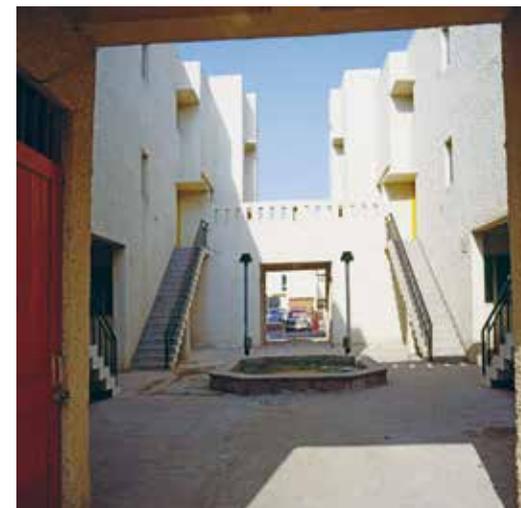
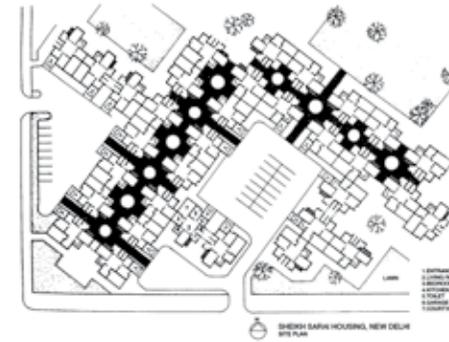
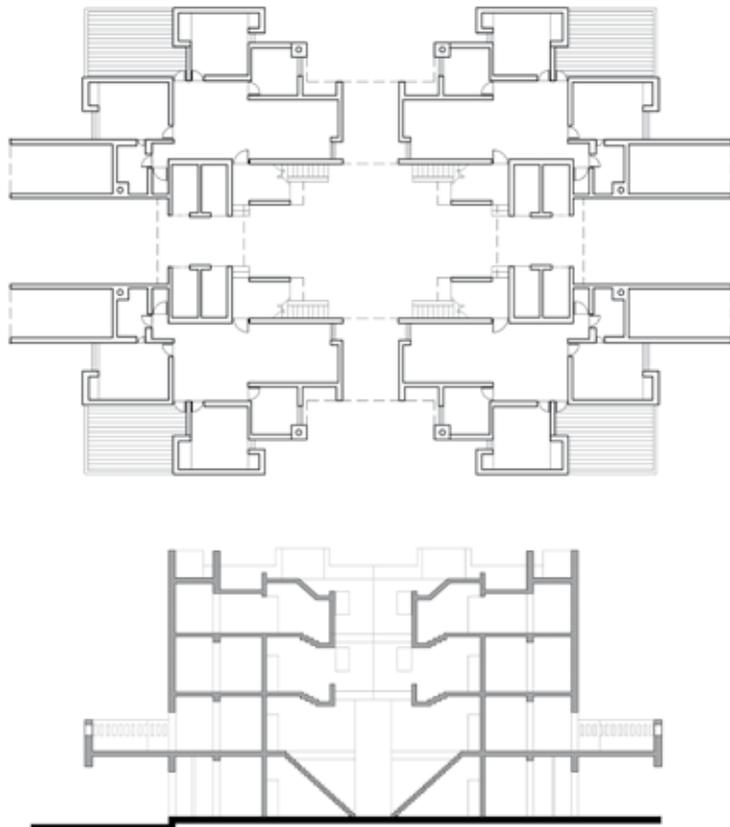
Dans le parc des expositions Pragati Maidan, un petit musée, d'une surface de 2 025 m<sup>2</sup>, célèbre la vie et la carrière de Jawaharlal Nehru, le premier des Premiers ministres de l'Inde indépendante. De l'extérieur, rien d'ostentatoire, le pavillon couvert d'herbe reprend le plan cruciforme et la forme d'un vestige archéologique, un antique *stupa* bouddhique à l'abandon. Raj Rewal a privilégié le symbolisme à la monumentalité. Au sommet du pavillon, des pentes couvertes de gradins, tels des amphithéâtres, invitent les visiteurs à se rassembler et s'attarder. À l'intérieur de la matrice, le béton brut du plafond dialogue avec la finesse du calcaire des dalles du sol et la chaleur du teck des portes et des fenêtres. Dans cet espace relativement intime, qui favorise le contact entre les visiteurs et les objets, les souvenirs de cet homme illustre, réunis en partie par Charles Eames pour une exposition temporaire, sont répartis sur les deux niveaux. Le système de circulation reprend l'idée de la déambulation rituelle autour des *stupas*.



1972-1982

☒ **Quartier d'habitation Sheikh Sarai**  
 Sheikh Sarai Housing  
 Sheikh Sarai, Phase I, New Delhi

Dans ce premier projet d'envergure d'un ensemble de logements collectifs dans le Sheikh Sarai au sud de Delhi, Raj Rewal expérimente l'assemblage géométrique d'unités d'habitation de tailles différentes, un concept que l'on retrouvera notamment dans le village olympique des Jeux d'Asie à Delhi. Voies piétonnes, passages couverts, petits jardins publics assurent aux habitants des espaces de circulation conviviaux, ventilés et partiellement ombragés, en harmonie avec la rudesse du climat. Le confort se ressent également dans les espaces privatifs. Avec cent appartements par hectare, répartis dans de petits immeubles de trois à quatre étages, ce projet combine densité et faible hauteur, rappelant les villes médiévales du Rajasthan. Au total, les cinq cent cinquante appartements sont tous pourvus d'une cour intérieure et d'une terrasse, prolongeant ainsi l'espace de vie au-dehors. Pour répondre à une commande municipale à faible budget, Raj Rewal a fait le choix d'une solution constructive simple et élégante : poutres et poteaux de béton armé, remplissage de briques de qualité ordinaire recouvert d'un enduit blanc projeté.



# Références



## Bibliographie

- Architectures en Inde*, catalogue d'exposition, Paris, Electa Moniteur, 1985.
- REWAL, Raj, « La pertinence de la tradition indienne », in *Architectures en Inde*, catalogue d'exposition, Paris, Electa Moniteur, 1985, p. 12-23.
- CURTIS, William J. R. (dir.), *Raj Rewal, Architecture climatique*, Paris, Electa Moniteur, 1986.
- TAYLOR, Brian Brace et THAPAR, Romila, *Raj Rewal*, Londres, Mimar Publications, 1992.
- REWAL, Raj, *Raj Rewal, Humane Habitat at Low Cost, Cidco, Belapur, New Mumbai*, New Delhi, Architectural Research Cell, 2000.
- JAÏN, Jyotindra, *Raj Rewal, Bibliothèque du Parlement indien*, New Delhi, Rolli Books, 2002.
- JAHANBEGLOO, Ramin, *Talking Architecture, Raj Rewal in Conversation with Ramin Jahanbegloo*, New Delhi, Oxford University Press, 2010.
- REWAL, Raj, « Tradition and innovation », in Prashad Deependra (ed.), *New Architecture and Urbanism, Development of Indian Traditions*, New Delhi, INTBAU India, 2010, p. 18-27.
- REWAL, Raj, MENON, A. G. Krishna, REWAL, Arun et al., *Raj Rewal, Selected Architectural Works [2003]*, catalogue d'exposition, New Delhi, Architectural Research Cell, 2012.
- RAJGURU, Suparna, FRAMPTON, Kenneth, DAVEY, Peter et al., *Raj Rewal, Innovative Architecture and Tradition*, Noida, Om Books International, 2013.
- TIRONI, Giordano, *Humanisme et architecture, Construire pour la ville indienne*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2013.
- LEMONIER, Aurélien, « Inde : le temps des villes », in Grenier Catherine (dir.), *Modernités plurielles, 1905-1970*, catalogue d'exposition, Paris, Centre Pompidou, 2013, p. 212-221.
- LEMONIER, Aurélien, « La vache et l'éléphant. Une leçon indienne », *Le Visiteur*, n° 19, 2013, p. 19-34.
- GILL, Sandrine et HENRY, Patrick, « L'architecture ne commence pas avec le Bauhaus mais à Fatehpur Sikri », *AMC*, n° 232, 2014, p. 10-14.
- BOUÏSSOU, Julien, « Nehru prié de faire de la place aux autres dans son musée », *lemonde.fr*, 5 octobre 2015 [en ligne].
- RENARD, Maximilien, « Trois bâtiments de Raj Rewal bientôt détruits », *connaissancesarts.com*, 29 avril 2016 [en ligne].

- BOUISSOU, Julien, « En Inde, les ratés d'une urbanisation débridée », *lemonde.fr*, 3 mai 2016 [en ligne].
- BIALESTOWSKI, Alice, « Un symbole du modernisme indien détruit », *AMC*, n° 260, 2017.
- DEO BHANJ, Jaideep, « Pragati Maidan icon is gone », *thehindu.com*, 24 avril 2017 [en ligne].
- REWAL, Raj, « Nehru Pavilion Demolition Plan reeks of vindictive stance : Rewal », *thehindu.com*, 15 juin 2017 [en ligne].
- ZISHAN, Langar Suneet, « The Demolition of Delhi's Hall of Nations Reveals India's Broken Attitude to Architectural Heritage », *archdaily.com*, 23 juin 2017 [en ligne].

## Filmographie

- REWAL, Manu, *Resonance, Raj Rewal and Tradition*, Duniya Vision, 1992, 30'.
- REWAL, Manu, *The Parliament Library, Raj Rewal's masterpiece*, Duniya Vision, 1995, 41'.
- REWAL, Manu, *Fusion, Handicraft and Technology*, Duniya Vision, 1995, 32'.
- REWAL, Manu, *Modernité indienne, L'Architecture de Raj Rewal*, Karma Productions, Duniya Vision et Centre Pompidou, 2016, 2 x 52'.

## Expositions

- Architectures en Inde*, École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, Paris, 27 novembre 1985-19 janvier 1986.
- Modernités plurielles, 1905 à 1970*, Paris, Centre Pompidou, 23 octobre 2013-26 janvier 2015.
- Raj Rewal*, Visual Arts Gallery, New Delhi, 2003.
- Raj Rewal*, Palazzo Farnese, Parme, 2006.
- Raj Rewal*, Government Museum and Art Gallery, Chandigarh, 2012.
- Raj Rewal*, National Gallery of Modern Art, New Delhi, 16 avril-15 mai 2014.

## Distinctions

- Médaille d'or de l'Institut indien des architectes, 1989.
- Prix Robert Matthew de l'Association des architectes du Commonwealth, 1989.
- Prix de l'Association des architectes mexicains pour une architecture originale adaptée aux conditions climatiques et aux valeurs régionales, 1993.
- Prix de l'architecte de l'année du J. K. Trust pour la conception du bâtiment du siège de la Banque mondiale à New Delhi, 1994.
- Prix « Great Master » du J. K. Trust pour la contribution à l'architecture moderne dans l'ère post-indépendance en Inde, 1994.
- Prix pour l'ensemble de l'œuvre de l'Académie nationale d'ingénierie de l'Inde, 2001.
- Prix d'excellence en environnement bâti de l'Indian Building Congress pour la bibliothèque du Parlement, New Delhi, 2002.
- Golden Architect Award de l'A+D and Spectrum Foundation, 2003.
- Chevalier des Arts et des Lettres du gouvernement français, 2005.

# Table

## Crédits

Ferrante Ferranti : 26, 52, 55, 69, 70, 79, 85g, 87, 89, 91, 93, 94, 99, 102, 103, 105, 108, 111, 112, 113, 115, 116, 119, 120, 123h, 127, 129, 135, 136, 137, 140, 141, 145b, 147, 150, 152, 159, 164, 181b, 182, 183, 185hd, 185b, 188b, 191b, 196, 197, 200, 201, 206, 207, 210b, 211, 212b, 216, 217, 232, 233, 234.

Raj Rewal Associates, New Delhi : 5, 32, 34, 35, 42, 48, 49, 50, 51, 54, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 67, 76, 77, 81, 82-83, 85d, 88, 95, 96, 98, 106b, 117, 122, 123b, 125, 139, 142, 145h, 151, 156, 158, 163, 171, 172, 173, 174g, 174db, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181h, 184, 185hg, 186, 187, 188h, 189, 190, 191h, 193d, 193mg, 193b, 194, 195, 198, 199, 202, 203, 204, 205, 208, 209, 210h, 212g, 213, 214, 215, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231.

Sandrine Gill : 138, 161.

AKDN, Aga Khan Development Network : 40b.

CCA, Centre canadien d'architecture, Montréal : 44, 45, 46, 47.

Centre Georges Pompidou, Paris : 30, 53.

Charles Correa Archives : 65g.

Archives Michel Écochard : 43.

Kalakriti Archives, Hyderabad, Inde : 38.

Eelko Kroon : 65d.

Library of Congress, Washington : 90.

Madan Mahatta Archives : 74.

Archives Mahendra Raj : 78, 174dh, 192, 193hg.

Moma, New York : 28, 29.

Archives Parenthèses : 124.

Rashtrapati Bhavan Archives, New Delhi : 40h.

Archives Henri Stierlin : 80.

DR : 75, 101, 106h, 131, 132.

<b>Préface</b>	
<b>Voir de loin</b>	<b>7</b>
<b>Préambule</b>	
<b>Rencontrer une figure de l'architecture indienne</b>	<b>27</b>
<b>Chapitre 1</b>	
<b>Raj Rewal, architecte de la modernité</b>	<b>39</b>
<b>Le chemin vers l'architecture</b>	<b>41</b>
<b>Une agence à New Delhi</b>	<b>48</b>
<b>Chapitre 2</b>	
<b>Une œuvre protéiforme</b>	<b>57</b>
<b>Loger un grand nombre d'habitants</b>	<b>57</b>
<b>Traduire l'âme des édifices publics</b>	<b>71</b>
<b>Installer les travailleurs dans des palais modernes</b>	<b>100</b>
<b>Glorifier la science et l'éducation</b>	<b>109</b>
<b>Chapitre 3</b>	
<b>Des projets actuels à la croisée des disciplines</b>	<b>133</b>
<b>Un musée-mémorial pour les combattants de la liberté</b>	<b>134</b>
<b>Un campus des Arts visuels tourné vers l'avenir</b>	<b>155</b>
<b>Épilogue</b>	
<b>Raj Rewal, passeur et créateur</b>	<b>165</b>
<b>Sélection de projets de l'agence Raj Rewal Associates</b>	<b>169</b>
<b>Références</b>	<b>235</b>